

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les travailleurs de la mer

Un cortège d'anguilles de Louis Haché

Louis Haché. *Un cortège d'anguilles*. Moncton, les éditions d'Acadie, 1985, 223 p. Un glossaire suit le roman

Gilles Pellerin

Number 39, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40079ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pellerin, G. (1985). Review of [Les travailleurs de la mer : *Un cortège d'anguilles* de Louis Haché / Louis Haché. *Un cortège d'anguilles*. Moncton, les éditions d'Acadie, 1985, 223 p. Un glossaire suit le roman]. *Lettres québécoises*, (39), 30–31.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

par Gilles Pellerin

Si la littérature comparée existe, je souhaite qu'un jour elle étudie la mythologie atlantique. Oh, je ne serais pas exigeant! Par chauvinisme, je me satisferais volontiers de l'Atlantique Nord, de ce qui sur les cartes apparaît comme une vaste oblique allant se perdre plus loin que l'Islande. On y parlerait d'écume, des chevaliers de la Table Ronde, du Hollandais Volant, de Nantucket, des maisons à déclin de bois, d'Arkham, d'Is, des alignements de Carnac, de Tristan et Iseult, des grands départs de Lisbonne et des travailleurs de la mer. L'Atlantique est-il autre chose qu'une grise et mordante superstition? Quelle est sa prégnance dans l'imaginaire des peuples de la côte?

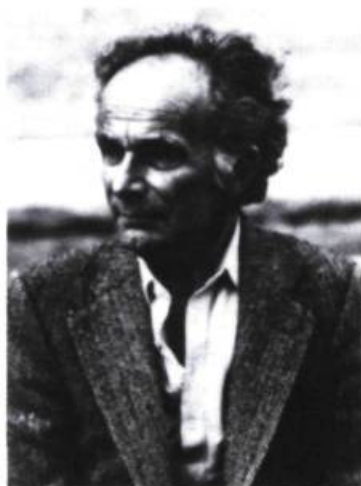
Dans cet inventaire, il y aurait un chapitre sur l'Acadie, sur l'image qu'elle projette par sa littérature. Et il ne faudrait pas le confier à un Québécois pour qui l'Acadie est aussi malaisée d'abord qu'il est difficile pour un Européen de parler de littérature québécoise, la distance géoculturelle ne permettant pas toujours de distinguer le toc de l'authentique. Il existe un débat littéraire acadien mais il ne se rend pas toujours jusqu'ici.

Autant dire que j'aimerais beaucoup connaître l'accueil qui est fait à l'oeuvre de Louis Haché, auteur de *Charmante Miscou* (1974), *Adieu P'tit Chipagan* (1979), *Toubes jersiaises* (1980) et du récent *Un cortège d'anguilles*¹ dans la baie des Chaleurs et le long du détroit de Northumberland. C'est que Louis Haché pratique une écriture réaliste fondée sur la validité de ses référents, les travailleurs de la mer. L'entreprise semble se refuser à l'ampleur mythologique de l'oeuvre d'Antoine Maillet ou à la gouaillerie de Laurier Melanson et, par son cadre temporel, elle ne participe pas davantage du renouveau prôné par les écrivains de la trentaine. Et si jamais une oeuvre a mérité qu'on la rapproche de l'ethnographie, c'est bien la sienne.

Un pareil rapprochement pourrait laisser croire qu'*Un cortège d'anguilles* est dépourvu de qualités romanesques puisqu'il se soucie d'exactitude référentielle. Il serait plus juste de parler d'un imaginaire remarquablement sobre mais qui n'en existe pas moins. La réalité aussi peut être rêvée. Et la mer, même quand

Les travailleurs de la mer

Un cortège d'anguilles de Louis Haché



on la côtoie quotidiennement pour y creuser les sillons incertains de la pêche, semble conserver aux yeux des pêcheurs, qui composent l'essentiel de la distribution du roman, la puissance d'évocation qu'on lui prête automatiquement quand on ne la voit que de loin en loin. Cette sobriété n'est pas incompatible avec l'imaginaire atlantique que j'appelais plus tôt.

Un cortège d'anguilles est l'un de ces romans que l'on pourrait sous-titrer *les Travaux et les jours* en retenant d'Hésiode le respect du travail. La ligne dramatique n'est donc pas de celles qui captivent au sens fort les lecteurs, qui les rendent prisonniers des états d'âme des personnages et des menaces constantes qui font malicieusement le guet devant eux. En effet, l'amour de Gustave pour une maîtresse d'école rencontrée à une noce, dès le premier chapitre, est assu-

jetti aux travaux halieutiques. Zénobie se cache au détour d'une fin de semaine si d'aventure le samedi et le dimanche de Gustave n'ont pas été sacrifiés à la pêche.

À ce parcours dramatique s'en ajoute un second, qui donne son titre au roman, celui des espoirs de Bastien de soustraire le peuple pêcheur aux marchands jersiais qui contrôlent toute l'économie du pays. C'est l'anguille qui lui servira de totem dans sa résistance face à ceux qui ont, comme Anglo-Normands, le redoutable avantage d'être en même temps Français et Anglais, avec les caractères fondus que l'on peut prêter à ces deux ethnies:

Bastien se prit à penser aux anguilles. [...] Il ne pouvait s'empêcher de voir ces longues colonnes d'anguilles qu'on aperçoit franchissant la lisière d'un pré, et dont l'endurance hors de l'eau étonne. Quel exemple de courage!

— *C'est par l'organisation, en travaillant ensemble, qu'on sera maître de notre morue, pis qu'on la vendra nous autres mêmes, comme on a fait pour l'éplan.* (p. 138)

L'agent jersiais LeRiche, le bien nommé, prend peur quand Bastien lui dit: «On va se mettre ensemble, comme les anguilles pour traverser un pré l'automne. On veut fort...» (p. 202). Il voit son système économique menacé, un système qui a fait la fortune des grands capitalistes de ce continent (et non seulement dans les romans!), soit une forme de troc suivant laquelle on est toujours le

débiteur de celui à qui on vend son produit. Devinez qui fixe les prix, qui vend la farine, qui frète les schooners. Vous avez deviné.

La vie des anguilles, LeRiche la connaissait. Il savait leur courage [...], l'endurance, la ténacité, la coopération dont ces vulgaires anguilles font preuve lorsqu'elles doivent fuir un ruisseau tari et trouver une voie d'eau qui les conduira à la mer, vers la liberté. On a vu bien des fois des grouillis d'anguilles s'organiser en colonnes dans les prés. [...] Il se pourrait que plus d'une fois la leçon des anguilles ait ému les pêcheurs, les ait sauvés du désespoir. (p. 204)

Il y a dans cet explicite même (et encore j'ai tronqué la citation par commodité) à la fois la menée rhétorique et la visée politique du *Cortège*. Il y a, me semble-t-il, dans le roman acadien une propension très nette à faire des gens ordinaires les héros des fictions, à considérer d'un jour favorable le travail, la pauvreté et tout ce qui est le lot des petites gens. En même temps, on est mis en présence d'une volonté de tout dire des gens et des lieux qui tient de la voracité, comme s'il fallait répéter les patronymes, les toponymes et les particularités dialectales pour se convaincre qu'ils existent, qu'ils survivent en dépit de l'histoire de l'Amérique du Nord britannique. Chez Louis Haché, que ce soit par volonté politique ou par souci esthétique (et je soupçonne qu'il arrive un moment où les deux motifs sont indissociables), cet appétit de nommer la réalité acadienne, même s'il s'agit ici de l'Acadie des années Trente, se répercute dans la représentation narrée du travail. Il arrive même que de larges paragraphes voués à la description du séchage de la morue, de telle technique halieutique, de la construction d'une goélette, de la bénédiction des bateaux constituent leur propre fin tellement leur indice ethnographique est fort, total même, excluant quasiment la trame dramatique, celle où l'on cherche des personnages je dirais «autonomes», des personnages libérés de la morue, regardant la mer tête et âme nues.

Encore là, j'invoquerai la retenue d'*Un cortège d'anguilles*, une qualité d'écriture qui permet la récupération de ces passages ethnographiques, de ce qui au plan dramatique frôle le passage à vide. Cela est possible parce que, par absence de contrastes, on n'isole pas ces frag-

ments comme des tableaux. Il aurait été tentant, par exemple, et la plupart des auteurs régionalistes n'y manquent pas, de créer des personnages comiques, forts en gueule. Ici, ces porteurs de la parole débridée, ces joueurs de tours que sont Sinaï et le Gravier gardent le statut de personnages de soutien. Même retenue d'autre part quand un des pêcheurs est avalé par la mer.

Les survivants ne savent pas raconter comment la mer a ravi l'un des leurs, ici les mots manquent, et leurs lèvres tremblent. Ils n'ont presque rien à dire à ceux qui n'ont pas vu le gouffre. (p. 192)

Ainsi il se crée une rythmique continue, un débit de lecture régulier, sans digression, sans applique de scène divertissante. On peut toutefois reprocher à l'auteur certaine incertitude sur le temps de narration qu'il convient d'adopter, indécision fréquente entre le passé (c'est-à-dire la combinaison parfait/imparfait) et le présent.

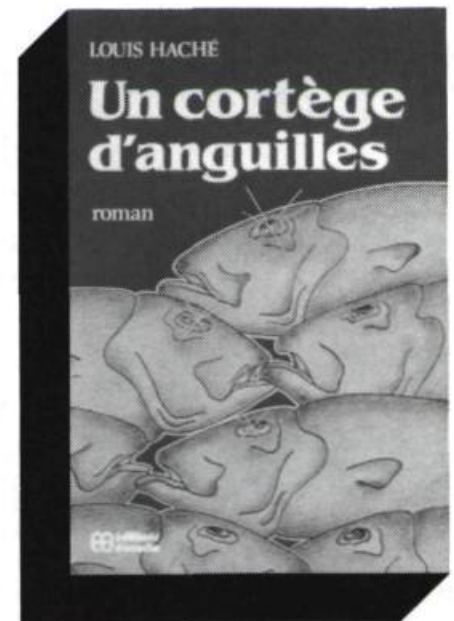
La couverture illustrée par Josette Thériault sur une maquette de Raymond Thériault pourra étonner les lecteurs qui n'y reconnaîtront pas précisément un cortège d'anguilles mais bien des morues jetées en vrac comme au salage. En effet, une fois l'utilité métaphorique de l'anguille démontrée dans ce qu'elle exprime la lutte de Bastien et des siens, c'est de la morue dont il est question dans ce roman. De la morue *ad nauseam*, pour les estomacs délicats.

— *La morue c'est un poisson qui fait beaucoup de profit, dit le capitaine, pour encourager ses hommes. On mange la tête, le foie, le got, les joues, la langue...*

— *Pis on fait de la colle avec le reste. (p. 55)*

On en fait même des figures de style: «Un vrai temps à faire de la morue bremée» (p. 53). On base surtout tous ses espoirs de «repandre le dessus» sur le poisson:

Ce que nous voudrions, ce n'est pas que la mer s'accalmisse, ni de ne plus être empâtés dans des nuages sombres et la pluie tranchante. Nous pouvons endurer l'eau qui nous coule sur le cou et être enfermés dans une prison de brume, mais nous voudrions de la morue! (p. 82)



Car il ne s'agit finalement que de cela, dans le roman de Louis Haché: *repandre le dessus*. À côté de la mythologie d'Antonine Maillet qui, pour beaucoup d'entre nous, est encore l'alpha et l'oméga de la littérature acadienne, il existe une littérature de la pêche qu'il faudrait bien inclure dans l'inventaire atlantique. □

1. Louis Haché. *Un cortège d'anguilles*. Moncton, les éditions d'Acadie, 1985, 223 p. Un glossaire suit le roman.